

**Martine Reid, « Femmes et littérature », 13/11/2023**

Un élément factuel est d'abord à prendre en considération : à l'époque où vous publiez cet ouvrage, comme vous le rappelez, « Près de la moitié des écrivains français sont des écrivaines ». Il fallait donc un regard rétrospectif sur l'état de la littérature au féminin.

Comme vous le dites dans votre préface, il s'agit bien de la « Première synthèse générale portant sur les femmes dans la littérature de langue française ». Il s'agit en effet de faire système dans une « nébuleuse » d'études de cas.

**Transfocalisation et regard ethnologique :** Ce déplacement de perspective sur l'histoire littéraire – cette transfocalisation, selon Genette – demande à l'équipe que vous avez coordonnée ce qu'on appelle aujourd'hui le « regard ethnologique » sur nous-mêmes : ce regard dépaysant que nous avons toujours dirigé vers d'autres, il convient maintenant de le retourner vers nous, pour prendre notre distance critique par rapport à une perspective confortable qui se reproduit sans secousses depuis des siècles sous le nom de canon littéraire et pour « réintégrer la différence », une fois qu'elle a été, pour ainsi dire, extériorisée.

**Compromis entre engagement et dialogue avec la tradition :** Si votre ouvrage est tout d'abord une « histoire culturelle » alternative ; ouvrage certes engagé et nécessairement polémique, il n'est pas moins une histoire des idées, une histoire littéraire qui se réclame d'une périodisation reconnaissable. En effet, comme vous le soulignez dans votre préface, les contributrices « ont été attentives aux catégories de l'histoire littéraire traditionnelle, à la périodisation, etc. ». Il s'agit donc d'utiliser et interroger tout à la fois les catégories existantes.

**Le problème du « marquage »** Le grand problème qu'on se pose alors est le « marquage » du féminin. Le risque, à l'époque où le sujet de l'énonciation se désolidarise de la personne qui prend la parole, est de « re-biologiser » le féminin, et de retomber ainsi dans l'anecdote, dans le biographique dont on s'était affranchis. Tel que l'écrit Simone de Beauvoir, et vous le rappelez, la notion du « féminin » est avant tout une notion culturelle : « on ne naît pas femme, on le devient ». Il s'agit donc de « dénaturiser »,

« déconstruire » le dangereux biologisme, qui sépare les identités « genrées ». Il ne s'agit pas à mes yeux, tel que quelqu'un le croit, d'un « déni du féminin », mais d'un questionnement, par la culture, du destin biologique des genres.

Je me réclame ici du débat au XXe siècle : entre le féminisme post-Beauvoir et l'anonymat recherché par Hélène Cixous ou Julia Kristeva, par exemple, solution vers laquelle je penche, alors que j'essaie de me construire en tant que personne et de me défaire de ma « condition biologique ». C'est ainsi la seule manière de faire face à ce que vous appelez la « Violence symbolique qui [...] a réussi à transformer l'arbitraire culturel en naturel » (II, 32), alors que les femmes ont souvent naturalisé leur position, en l'acceptant en tant que telle.

A ce sujet, il serait intéressant de préciser pourquoi cette « histoire culturelle » est, selon le titre générique que vous avez choisi, entièrement prise en charge par des femmes. Croyez-vous essentiel appartenir à cette « catégorie » pour rédiger une histoire de la littérature au féminin ?

Mais, pour quitter le « prétexte » et entrer dans le « texte », j'ai remarqué quelques choix qui m'ont paru intéressants :

**1. La périodisation** qui fait « sortir le temps de ses gonds » : contrairement à une tradition disons franco-française, un grand espace réservé au Moyen Age (âge 'dénier' par le canon classique) : plus de 200 pages lui sont réservés. La perspective est ainsi beaucoup plus riche, car les femmes (aristocrates) au moyen âge jouissaient de plus de liberté qu'aujourd'hui : Aliénor d'Aquitaine, Marie de France, Marguerite de Navarre, Christine de Pizan, etc.

**2. L'allure épanodique** : tout en respectant un critère chronologique, l'histoire suit un mouvement progressif-régressif : récit structurel qui souligne les invariants et les « lignes de force » d'une tradition, ce qui permet de mieux la caractériser.

**3. Trois types principaux de questionnement :**

**a) Le questionnement sociologique** : vous vous réclamez de Pierre Bourdieu et de sa notion de « champ artistique », ce que je partage tout à fait, dans la mesure où les positionnements ne sont pas fixes mais variables. Faire état de la différence des sexes et de sa retombée sur le champ littéraire.

**b) Le questionnement méthodologique :** Comme vous le faites remarquer, « Pendant un demi-siècle, les débats littéraires n'ont pas porté, en France, sur la nature du corpus de textes à examiner, mais sur la méthode à utiliser pour lire les grands auteurs ». Le structuralisme, pour faire l'exemple d'un mouvement critique très novateur, n'a pas, en effet, remis en question le corpus.

**c) Le questionnement éthique :** « Il ne s'agit pas », dites-vous, « de souscrire à la naïveté rhétorique qui caractérise certaines défenses et illustrations des supposées vertus psychologiques, morales ou civiques de la littérature, mais plus paradoxalement de faire l'hypothèse que l'invitation éthique que formule le texte littéraire vaut à proportion de son écart par rapport aux régimes temporels communs, à savoir, sa marginalité sociale ». C'est donc en fonction de l'écart qu'elle propose dans l'usage du temps, que la littérature peut constituer une alternative à la vie domestique.

#### **4. Les « lignes de force »**

a) Le moment le plus favorable à la littérature féminine a été, à ce qu'on peut inférer à partir de votre ouvrage, l'époque des salons au XVIIe et au XVIIIe siècle, le moment finalement le plus « classique » de la tradition française, où le goût s'est formé dans la mondanité et l'analyse. Dans le cadre de l'aristocratie, depuis le moyen âge jusqu'à l'époque de la Révolution, si la femme n'était pas protagoniste de la vie sociale, elle était du moins « arbitre des élégances ». Tant que la culture s'est appuyée sur le « symbolique », la femme a constitué un modèle de référence. Mais tout a changé avec le remplacement par le nouveau paradigme moderne : la science s'est voulue phallogcentrique.

b) C'est à mon sens le puritanisme protestant qui, comme le dit Rousseau dans *sa Lettre sur les spectacles*, sépare les sexes. Le même Rousseau dans *l'Emile* demande à la femme d'accepter son état de nature (pour en faire le pilier de la reproduction et de l'éducation des enfants). Stendhal, dans *De l'Amour*, rappelle qu'en Italie les femmes et les hommes vivent en communauté, alors que dans le nord les deux sexes vivent rigoureusement séparés.

c) Le paradigme sensualiste et scientiste. C'est à l'époque des Lumières que la femme est de plus en plus marginalisée par une

littérature qui met en avant un système de valeurs de type « viril », qui s'appuie sur des métaphores militaires (engagement, conquête). Le sensualisme n'est pas du côté des femmes, car il fournit des arguments favorables au biologisme : voici l'antichambre du positivisme, celui-ci entièrement phallogocentrique en raison de ce que Foucault nomme l'interdépendance entre savoir et pouvoir. Il est vrai que la littérature au XIXe siècle vient souvent du monde juridique et médical : des grandes professions masculines où la science est détentrice du pouvoir.

#### **d) L'héritage du XIXe siècle**

Nous savons que la plupart de nos catégories de pensée hérite du XIXe siècle.

Vous montrez, par exemple, que la « Politique des grands auteurs », date du XIXe siècle », alors que la tradition critique tend encore à « célébrer le petit bagage littéraire dont il se trouve pourvu grâce à l'école ».

Le positivisme a accentué cette dépendance des professions, et le fait que la littérature se réclame de la science (Zola en premier) ne fait que renforcer cette position.

L'école, au moins en Italie, est un système généralement inertiel, tel que j'ai pu le constater avec quelques-uns de mes étudiants qui suivent des stages finalisés à l'enseignement. On tend à célébrer le canon : économie de l'effort vs. le plaisir du texte, qui est un plaisir de la rencontre et de l'inattendu : sensuel et intellectuel à la fois.

### **5. Une absence : la critique**

Il faudrait élargir tôt ou tard cette enquête à la question de la critique littéraire. Comment se fait-il que la critique littéraire la plus citée dans le milieu académique vient des hommes et non pas des femmes ? Voir la Nouvelle Critique, bien sûr, mais aussi la critique contemporaine...

Michela Landi